



HAL
open science

Anthropologie des cultures urbaines

Virginie Milliot

► **To cite this version:**

Virginie Milliot. Anthropologie des cultures urbaines. Universalia 2020, 2020, pp.222-227. hal-03009412

HAL Id: hal-03009412

<https://hal.science/hal-03009412v1>

Submitted on 17 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ANTHROPOLOGIE DES CULTURES URBAINES

Virginie Milliot

Nous nous intéresserons ici non pas aux cultures urbaines telles qu'elles sont communément désignées – en tant qu'arts et sports urbains – ni aux économies symboliques des villes dites « créatives » -parce qu'elles font des industries et des événements culturels un moteur de développement urbain- mais à la fabrique urbaine des cultures. Les villes sont-elles le creuset d'une dynamique culturelle caractéristique ? Ce milieu de vie, dense, hétérogène et socialement diversifié produit-il des cultures spécifiques ? La ville a constitué dès le début du XX^e siècle un espace de redéfinition du concept classique de culture et cette conceptualisation des cultures urbaines a suscité aux États-Unis, au Royaume-Uni et en France de nombreux débats académiques et politiques.

L'anthropologie à l'épreuve de la ville

Les chercheurs qui ont pris la ville pour objet d'étude à Berlin puis à Chicago au début du XX^e siècle se sont d'emblée questionnés sur la spécificité des modes de vie qu'ils y observaient. La culture urbaine a d'abord été définie de manière générique comme un art de vivre dans un environnement dense et hétérogène et comme un ensemble de compétences permettant de s'ajuster à la multitude et de circuler dans des systèmes relationnels complexes (Georg Simmel, 1903 ; Louis Wirth, 1938).

Ce sont ensuite les formes de vie que les migrants et leurs enfants inventaient à distance de leurs villages ou de leurs pays d'origine qui ont fait l'objet d'une réflexion spécifique aux États-Unis. Des enquêtes ethnographiques ont notamment été menées à Chicago sur le ghetto juif (Louis Wirth, 1928), sur la « Black Metropolis » du South Side, où les Afro-Américains développaient une intense vie intellectuelle et artistique (St. Clair Drake, Horace R. Cayton, 1945), ou encore sur le quartier italien de Cornerville à Boston, où la

deuxième génération d'immigrés inventait une « société du coin de la rue » (pour reprendre le titre de l'essai de William F. Whyte, 1943). Les chercheurs de la première école de Chicago ont développé une approche écologique de la mosaïque urbaine qui a pris le contre-pied des théories raciales de l'époque, en montrant le rôle déterminant que jouaient les processus d'interactions entre groupes dans un environnement commun. D'autres enquêtes ont été menées sur les phénomènes de gangs (Frederic Thrasher, 1927) et ont donné naissance à une première interprétation des « subcultures » délinquantes (Albert K. Cohen, 1967) comme réponse collective à une situation d'incertitude sociale et de tensions culturelles. Il ressort de la diversité de ces enquêtes une théorisation des cultures urbaines comme processus sans cesse renouvelé d'adaptation et d'innovation dans un environnement social et relationnel spécifique. « Il suffit qu'un certain nombre d'individus partagent les mêmes conditions de vie, se retrouvent les uns et les autres en interaction dans un contexte de relatif isolement social, aient à s'adapter à des problèmes particuliers, à faire face à des ennemis communs, pour que de nouvelles formes culturelles émergent », affirmait Everett C. Hughes (1961).

Dans les années 1950, les anthropologues britanniques ont cherché quant à eux à comprendre les styles de vie qui s'inventaient dans les villes coloniales de Rhodésie du Nord, actuelle Zambie (Godfrey Wilson, 1941 ; James Clyde Mitchell, 1956). Les transformations rapides des manières de vivre, de se définir et de se vêtir, les nouvelles formes d'association qu'ils y observaient ne pouvaient être saisies dans le cadre d'une conception substantive de la culture, qui tend à expliquer le sens de ce que font les gens par ce qu'ils sont. Ils se sont intéressés aux modalités selon lesquelles les citoyens, appartenant à différents univers, définissent en situation ce qu'ils sont et ce qu'ils font en interaction avec d'autres. La dynamique des changements culturels observables en ville les a conduits à questionner les processus de différenciation plus que les différences et à

analyser les logiques d'identification et de distinction dans un système relationnel complexe. Afin de comprendre ce qui se jouait dans les clubs de Broken Hill (auj. Kabwe) ou dans les cercles de danse du Kalela, où les citadins inventaient de nouvelles hiérarchies de prestige, les anthropologues du Rhodes-Livingstone Institute (RLI) ont posé les premiers jalons d'une théorie de l'ethnicité. Ils ont mis en évidence que les identités ethniques observables en ville ne pouvaient être comprises dans la seule continuité des sociétés tribales villageoises mais émergeaient du contexte urbain, les citadins, pour s'orienter dans la diversité urbaine, ne cessant de se catégoriser et de redéfinir leurs frontières en situation. Ces anthropologues ont ainsi montré que les groupes ethniques peuvent être appréhendés comme des « catégories d'attribution et d'identification opérées par les acteurs eux-mêmes » ayant « la caractéristique d'organiser les interactions entre les individus » comme Fredrik Barth le théoriserait dans les années 1960 (Fredrik Barth, 1969).

La ville a ainsi constitué un espace de réinvention théorique pour l'anthropologie et elle fut dès le début du XX^e siècle le lieu d'une redéfinition du concept de culture. En prenant pour objet les dynamiques de changement dont elles étaient le creuset, les chercheurs de l'école de Chicago comme les anthropologues du RLI ont remis en question les conceptions racialistes et culturalistes qui dominaient alors pour proposer une définition à la fois processuelle et relationnelle de la culture.

Ces analyses pionnières marquent le début d'une longue tradition de recherches sur les cultures urbaines qui a pris des inflexions théoriques spécifiques selon les contextes nationaux.

Controverses américaines sur les « cultures de la pauvreté »

Aux États-Unis, la dégradation des quartiers noirs américains dans les années 1960 et 1970 a suscité un vif

débat sur la détermination économique et/ou ethnique des cultures du ghetto. Les analyses qui, à la suite d'Oscar Lewis (1966), ont fait de la pauvreté et de la ségrégation le terreau de ces cultures urbaines, se sont d'abord opposées à des interprétations en termes de spécificités ethniques des populations de ces quartiers. À partir d'une enquête sur un quartier de Mexico, Oscar Lewis a proposé d'analyser les modes de vie des migrants qu'il observait en termes de « culture de la pauvreté » : pour s'adapter à une position de marginalité et à des conditions économiques difficiles, les individus inventent une manière de vivre caractérisée par un rapport au temps, un système de valeurs et un ensemble d'attitudes spécifiques. Ces réponses adaptatives sont ensuite transmises aux générations suivantes et se transforment en culture. Elles constituent dès lors des dispositions qui tendent à reproduire la pauvreté en empêchant les individus d'échapper à leur condition. Cette interprétation a suscité des débats qui sont devenus de plus en plus virulents à mesure de sa réappropriation hors des milieux académiques. Les conservateurs qui critiquaient la politique du Welfare State dans les années 1970 ont utilisé ce concept comme argument pour démontrer l'inutilité des programmes d'aide sociale. Le concept de « culture de la pauvreté » est ainsi paradoxalement devenu le levier d'une naturalisation des comportements des Afro-Américains. Dans les années 1980 et 1990, en particulier sous l'ère reaganienne, cette interprétation s'est diffusée avec l'idée d'une *underclass* pour expliquer la violence endémique des ghettos. La récupération politique de ce concept a eu pour effet de miner son usage dans les milieux scientifiques où il a longtemps été abandonné. Ce n'est qu'au début du XXI^e siècle que des sociologues américains ont remis la question de la culture de la pauvreté au cœur de leurs recherches en proposant d'en affiner et d'en complexifier l'analyse (David Harding, Michèle Lamont, Mario Luis Small, 2010). Le vieux concept a commencé une nouvelle vie, mais ces débats ont durablement figé un espace polémique. Les

sociologues étudiant les phénomènes de violence et d'anomie dans les ghettos sont régulièrement accusés d'adhérer aux théories de l'*underclass* et de porter un regard misérabiliste sur ces populations. Quant à ceux qui s'intéressent à d'autres aspects de l'organisation sociale des ghettos, d'autres trajectoires et valeurs morales, ils sont suspectés de manipuler leur objet de manière à rendre le sous-prolétariat afro-américain présentable au regard des classes moyennes. La polémique lancée en 2002 par Loïc Wacquant au sujet des ouvrages d'Elijah Anderson, de Mitchell Duneier et de Katherine Newman en est une illustration presque caricaturale et montre à quel point les ghettos noirs américains constituent désormais des champs d'investigation totalement minés aux États-Unis. Ce que confirme le procès qui a accompagné la parution en 2014 du livre d'Alice Goffman, *On the Run. Fugitive Life in an American City*, sur la vie quotidienne d'un quartier afro-américain de Philadelphie. Dans un contexte académique profondément marqué par le postmodernisme, ces controverses tendent à réduire toute proposition d'interprétation à une posture politique et à paralyser la réflexion théorique.

Résistances culturelles et politiques de significations : les *cultural studies*

La recherche sur les cultures urbaines a pris une nouvelle inflexion dans le champ des *cultural studies* en Angleterre. Le Centre for Contemporary Cultural Studies, créé en 1964 à Birmingham par Richard Hoggart, est devenu l'épicentre d'une redéfinition générale du concept de culture et de ses enjeux idéologiques. Partant d'une conception relativiste et anthropologique de la culture comme mode de vie et d'un refus du légitimisme – consistant à appréhender les cultures populaires par défaut, comme des formes hétéronomes et dominées –, les chercheurs de ce laboratoire se sont intéressés à des objets jusqu'alors peu légitimes tels que la réception des émissions de télévision, la symbolique des modes vestimentaires, les

« cultures jeunes », etc. Ils ont fait le pari d'un transfert des méthodes de la critique textuelle et littéraire des œuvres classiques vers des produits de la culture populaire et de la culture de masse et d'une appropriation des méthodes de l'ethnographie pour étudier l'ordinaire des classes populaires. La conception de la culture de Stuart Hall comme espace symbolique d'affrontement entre des visions de classe, de race et de genre ayant une visée hégémonique et des pratiques symboliques de résistances et de négociations minoritaires, a fortement influencé ce courant. Parmi le foisonnement des recherches qui se sont développées dans ce cadre, les enquêtes réalisées à partir des années 1970 sur les subcultures (sous-cultures) jeunes constituent un tournant dans l'analyse des cultures urbaines. Les chercheurs britanniques ont montré que leur émergence était liée à la crise de reproduction du milieu ouvrier. Leur foisonnement exprimait simultanément une rupture dans la socialisation ouvrière et une tentative de résolution au niveau de l'imaginaire d'un ensemble de contradictions sociales (Stanley Cohen, 1972). Ces « résistances symboliques » (Stuart Hall et al., 1976) constituaient une manière de perpétuer des valeurs ouvrières par l'invention d'un nouveau style de vie (rockers ou skinheads) ou de les mettre à distance par l'affirmation d'une esthétique opposée (*mods*). Ils ont montré que ces subcultures se développaient simultanément en relation à la culture des parents et à d'autres cultures jeunes, ainsi que dans un rapport d'opposition aux cultures dominantes. Dick Hebdige, dont les travaux (1979) sont considérés comme fondateurs des *cultural studies*, analyse ainsi le mouvement punk comme une contre-culture de résistance sociale par le signe, mais également comme une réaction en miroir à d'autres sous-cultures telles que le glam rock et le reggae. Il montre que le punk a été directement et indirectement influencé, comme toutes les sous-cultures jeunes qui se sont succédé depuis les années 1960 en Angleterre, par les formes culturelles importées par les migrants caribéens et réinventées en

contexte londonien. Ces sous-cultures ont ensuite été progressivement redéfinies par deux processus de « récupération ». Le premier consiste en une transformation de leurs signes en objets de consommation standardisés et conduit à une banalisation de leur dimension subversive. Le second, qualifié d'« idéologique », se traduit par une stigmatisation et un étiquetage de leurs membres comme déviants. Chaque sous-culture évolue ainsi dans un cycle de résistance et d'assimilation. L'analyse sémiotique des styles proposée par Hebdige a fortement influencé les recherches ultérieures. « Le sens du style sous-culturel, c'est [...] de communiquer une différence et d'exprimer une identité collective », affirmait-il. Autrement dit, une sous-culture est un système de communication. Dans cette perspective, vêtements (fripe, bas résille, imper, etc.) et objets (épingle à nourrice, chaîne, etc.) sont appréhendés comme des « codes » signifiants qui reflètent et expriment les valeurs fondamentales de ces groupes (Stuart Hall et al., 1976). Le style est appréhendé comme un texte polysémique dont il s'agit d'analyser le processus de construction par une étude des relations entre expérience, expression et signification.

Il ressort de ces recherches une théorisation des sous-cultures comme solutions imaginaires à des problèmes et à des contradictions sociales spécifiques, permettant de situer leurs membres de manière distincte par rapport aux formations culturelles existantes. Ces subcultures ne cessent d'évoluer les unes par rapport aux autres dans une spirale interactive d'opposition, d'emprunt, de récupération et de résistance. Elles sont donc à la fois positionnelles et relationnelles. Une seconde théorisation des sous-cultures comme système codé de communication, initialement liée à la première, s'est rapidement autonomisée. Elle a nourri des approches structuralistes et sémiotiques sans ancrages dans de véritables études de terrain. Cette analyse des subcultures sera critiquée en tant que théorie moderne néo-marxiste (David Muggleton, 1997) et remise en question pour sa tendance à hypostasier la logique de

résistance par le signe au détriment du sens des pratiques (Stanley Cohen, 1997), à penser de manière trop statique et cohérente des « styles » au lieu de rendre compte des dynamiques culturelles (Gary Clarke, 1997) et à disqualifier comme récupération inauthentique les diffusions commerciales et médiatiques au lieu de penser leur rôle en termes de légitimation (Sarah Thornton, 1996).

Une tendance importante est à mentionner – au-delà du foisonnement des études de l'école de Birmingham et de ses différents tournants théoriques et méthodologiques (Armand Mattelart et Erik Neveu, 2003) – pour saisir l'évolution des recherches sur les cultures urbaines. L'analyse des enjeux idéologiques et politiques de la culture et de la créativité des marges a nourri de nouveaux courants de recherche à l'échelle internationale, tels que les théories *queer* et les *postcolonial studies*. L'intérêt pour les cultures minoritaires est allé de pair avec une remise en question des formats disciplinaires. Les *studies* se sont multipliées, parcellisant le champ de la recherche à partir des objets, et avec elles est apparue une dérive directement liée à la généralisation des analyses en termes de résistance et de « politique de significations » (Stuart Hall, 2007). Les subcultures ne sont plus appréhendées dans ce cadre problématique que comme des réponses à des rapports de domination, des résistances aux tendances hégémoniques de la culture dominante. Le moteur de la dynamique culturelle n'est plus le jeu d'identification et de différenciation dans des relations verticales et horizontales : ce sont les réactions à la domination qui fixent les termes d'identités exclusives. Ce déplacement analytique s'accompagne d'approches qui ont tendance à oublier le « terrain », la ville, comme contexte spécifique et à faire l'impasse sur la complexité des situations et des interactions urbaines. Cette tendance des *cultural studies* aboutit à une ré-essentialisation paradoxale des marges et à une focalisation sur la question identitaire.

L'empirisme français

La question des cultures urbaines n'a intéressé que très tardivement les sociologues et anthropologues français. La réception des travaux de l'école de Chicago fut lente, fragmentée et d'emblée polémique. Les interprétations en termes de culture urbaine cherchant à analyser la spécificité des modes de vie et des formes de socialisation en ville ont ainsi fait l'objet d'une forte critique de la part des sociologues marxistes dans les années 1960. Le sociologue Manuel Castells les assimila à une « idéologie de la modernité » (1972), considérant qu'elles confondaient des comportements générés par le capitalisme à une forme de vie proprement urbaine. « La culture urbaine n'est qu'un mythe », affirmait-il. De son côté, l'anthropologie française a longtemps été réticente aux investigations urbaines. Des recherches pionnières comme celle de Georges Balandier (1955) sur les « Brazzavilles noires » ne firent que peu d'émules et la question de la légitimité des terrains urbains n'a cessé de se poser dans ce champ disciplinaire jusqu'à la fin du XX^e siècle (Michèle de La Pradelle, 2000). La première recherche ethnographique sur des bandes de jeunes en France est celle de Jean Monod (1968). Il est allé enquêter sur le terrain des blousons noirs parisiens pour vérifier l'hypothèse de Claude Lévi-Strauss (1961) selon laquelle l'uniformisation culturelle croissante de la planète allait de pair avec une différenciation interne des sociétés. Lévi-Strauss pensait que la diversité culturelle qui tendait à se réduire – dans ce qu'il qualifiait de nouveau régime de « compénétration mutuelle » – se reconstituerait sur d'autres plans. « Qui sait si les conflits de générations, que tant de pays vérifient en ce moment dans leur sein, ne sont pas la rançon qu'ils payent pour l'homogénéisation croissante de leur culture sociale et matérielle ? »

Cette ethnographie de la sociabilité des bandes de blousons noirs n'impulsa pas d'autres recherches. La question des cultures urbaines a été globalement évincée au profit d'une sociologie de la jeunesse et de la délinquance et d'une ethnologie des minorités

ethnoculturelles en ville. Les premières équipes françaises d'ethnologie urbaine ne se sont structurées qu'au début des années 1980. Les traductions et commentaires de textes clés de l'école de Chicago par Isaac Joseph et Yves Grafmeyer (1984) permirent d'acclimater l'écologie urbaine à un public francophone et d'ouvrir de nouvelles perspectives de recherche sur les modes de coexistence et de sociabilités urbaines. En 1983, la traduction d'*Explorer la ville* d'Ulf Hannerz (1983) a doté ces nouveaux spécialistes de bases théoriques solides. Les enquêtes ethnographiques de Colette Pétonnet (1979, 1982) sur les bidonvilles et les cités de transit, celles de Gérard Althabe (1984) et de Claire Calogirou (1989) sur les grands ensembles furent les premières à saisir la vie sociale de ces espaces non seulement comme des symptômes de la désagrégation des milieux ouvriers mais aussi comme des manières de vivre dans la précarité et l'exclusion, des formes de régulation sociale ayant leur propre cohérence. Mais ce n'est qu'avec l'émergence du « problème des banlieues » dans les années 1990 que les recherches sur les bandes, les jeunes de la seconde génération et les sous-cultures juvéniles se sont développées.

Des enquêtes ont été menées sur l'émergence dans ces banlieues populaires d'une identité de lieu (Michel Kokoreff, 1994), les bricolages de l'ethnicité des enfants de l'immigration maghrébine (Ahmed Boubeker, 1997), le code d'honneur structurant la culture de rue des jeunes de ces quartiers (David Lepoutre, 1997) ou les dynamiques culturelles du hip-hop français (Virginie Milliot, 2006). De nombreuses thèses basées sur des ethnographies impliquées se sont développées à partir des années 2000, sur le « business » (Karima Guenfoud, 2003), les modes d'engagement des jeunes des quartiers dans l'espace public (Sami Zegnani, 2013), la formation des bandes (Marwan Mohammed, 2011), les relations d'amitié et d'inimitié au sein de ces sociétés juvéniles (Kamel Boukir, 2017), etc.

Ce bouillonnement de recherches est difficile à résumer. Une des caractéristiques de l'anthropologie urbaine française vue de l'étranger (Ueli Gyr, 1999) est son empirisme. Aucune perspective théorique spécifique sur la ville et les cultures urbaines ne ressort de ces différentes enquêtes. Des débats sur l'autonomie ou l'hétéronomie des modes de vie des jeunes des banlieues populaires, sur les déterminations sociales ou culturelles de leurs comportements, sur la spécificité des banlieues françaises par rapport aux ghettos américains animent sporadiquement les milieux académiques, comme un écho à retardement des controverses anglaises et américaines sur le sujet. Mais cette faiblesse théorique s'accompagne d'une grande richesse ethnographique. Les enquêtes réalisées depuis les années 1990 documentent avec précision les dynamiques culturelles de ces « banlieues-monde » entre identités de condition, cultures d'origine et mondialisation. Si les chercheurs français n'ont pas proposé de théorisation spécifique des cultures urbaines, il est intéressant de noter que l'approche des sous-cultures a été renouvelée outre-Atlantique sur la base des théories de sociologues français tels que Pierre Bourdieu et Michel de Certeau.

Le devenir paradoxal du concept de sous-culture

Les chercheurs issus des différentes traditions que nous avons présentées considèrent que le concept de « sous-culture » n'est plus pertinent pour décrire les cultures juvéniles, c'est pourquoi ils lui en ont substitué d'autres. Le concept de « mondes » sociaux et artistiques (Howard Becker, 1988) comme milieux d'expérience et d'activité collective, de perspectives stabilisées dans un environnement commun, a constitué pour les chercheurs issus de la tradition de l'école de Chicago un levier théorique heuristique pour repenser les dynamiques culturelles à l'horizon d'une écologie des publics (Daniel Cefaï, 2015). Les auteurs issus de la tradition des *cultural studies* lui ont substitué, comme le note David Hesmondhalgh, (2005) la notion de « tribu » ou de

« scène ». Les mouvements musicaux observés dans les années 1990 et 2000 apparaissent à la fois plus hétérogènes socialement, moins cohérents formellement, plus fluides et plus mouvants. Pour les appréhender dans leur spécificité, le Canadien Will Straw (1991) a proposé le concept de « scène » qui ouvre sur une approche empirique et matérielle des lieux, de la diversité des publics réunis autour de la musique et des réseaux de diffusion de cette dernière. Le concept a aujourd'hui supplanté celui de subculture et nourrit une variété d'approches des mouvements musicaux et de la ville « créative » (Gérôme Guibert et Guy Bellavance, 2014).

Critiqué et globalement délaissé par les chercheurs qui étudient les mouvements artistiques urbains, le concept de sous-culture est pourtant utilisé dans le cadre de théories plus générales pour penser la fragmentation de nos sociétés et les tensions entre individualisation et mobilisation collective. Il fertilise les recherches anthropologiques sur la mondialisation depuis les années 1990. Ulf Hannerz (1992) a montré qu'il constituait un cadre analytique heuristique pour penser la complexité des dynamiques culturelles contemporaines, parce qu'il permettait d'analyser les interconnexions et les circulations en conciliant une approche « horizontale » des formes de vie, de la communication intersubjective, des interactions dans un environnement spécifique et une approche « verticale » des rapports sociaux et des processus de légitimation. Il est intéressant de constater que des concepts initialement élaborés pour penser la spécificité des inventions culturelles urbaines tels que l'identification, la différenciation ou la notion d'identité de style irriguent aujourd'hui l'analyse anthropologique des phénomènes de diaspora et de mondialisation culturelle.

Virginie MILLIOT

Bibliographie

G. ALTHABE, B. LEGE, M. SELIM, *Urbanisme et réhabilitation symbolique*, Anthropos, Paris, 1984

E. ANDERSON, « The Ideological driven critique », in *American Journal of Sociology*, vol. 107, n° 6, p. 1533-1550, mai 2002

G. BALANDIER, *Sociologie des Brazzavilles noires*, Armand Colin, Paris, 1955

F. BARTH, « Les groupes ethniques et leurs frontières », in P. Poutignat et J. Streiff-Fenart, *Théories de l'ethnicité*, p. 203-249, PUF, Paris, 1995

U. BECK, *Risikogesellschaft*, Suhrkamp, Berlin, 1986 (trad. *La Société du risque*, Aubier, Paris, 2001)

H. BECKER, *Arts World*, University of California Press, Berkeley, 1982 (trad. *Les Mondes de l'art*, Flammarion, Paris, 1988)

A. BOUBEKER, « Cultures urbaines et ethnicité. L'expression spécifique des héritiers de l'immigration maghrébine » in *Migrants Formation*, p. 47-59, 1997

K. BOUKIR, « Les "cités" de Montrimond et ses "bandes de jeunes". Ethnographie des relations d'amitié, de complicité et d'inimitié dans la proche banlieue parisienne (1970-2015) », thèse de Sociologie (dir. D. Cefaï), EHESS, 2017

C. CALOGIROU, *Sauver son honneur. Rapports sociaux en milieu urbain défavorisé*, L'Harmattan, Paris, 1989

M. CASTELLS, *La Question urbaine*, François Maspero, Paris, 1972

H. CAYTON & J. G. SAINT CLAIR DRAKE, *Black Metropolis*, University of Chicago Press, 1945

D. CEFĂI, « Mondes sociaux », in *SociologieS* [en ligne], 2015

G. CLARKE, « Defending ski jumpers. A critique of theories of youth subcultures », p. 175-180, in K. Gelder & S. Thornton, *The Subcultures Reader*, Routledge, Londres/New York, 1997

A. K. COHEN, *Delinquent Boys. The Culture of the Gang*, Free Press, New York, 1955

P. COHEN, *Subcultural Conflict & Working Class Community*, Routledge, Londres, 1972 (trad. « La communauté ouvrière et le conflit subculturel. L'East End en proie à la rénovation », p. 68-92 in H. Glevarec, É. Macé, É. Maigret, *Cultural Studies. Anthologie*, Armand Colin, Paris, 2008)

- S. COHEN, « Symbols of Trouble », p. 149-162 in K. GELDER & S. THORNTON, *The Subcultures Reader*, Routledge, Londres, 1997
- M. DE LA PRADELLE, « La ville des anthropologues » in M. Lussault, S. Body-Gendrot, T. Paquot, *La Ville et l'urbain, l'état des savoirs*, La Découverte, Paris, 2000
- M. DUNEIER, « What kind of combat sport is sociology? », *American Journal of Sociology*, vol. 107, n° 6, p. 1551-1576, mai 2002
- A. GOFFMAN, *On the Run. Fugitive Life in an American City*, University of Chicago Press, Chicago, 2014
- Y. GRAFMEYER & I. JOSEPH dir., *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Champ urbain, Paris, 1979
- K. GUENFOUD, « Le « Business » : organisation et vie familiale. Recherche sur l'installation dans l'illégalité », thèse de doctorat (dir. N. Murard), université Denis-Diderot, Paris VII, 2003
- G. GUIBERT & G. BELLAVANCE dir., « La notion de "scène", entre sociologie de la culture et sociologie urbaine » in *Cahiers de recherche sociologique*, p. 5-180, n° 57, 2014
- U. GYR, « Urban Ethnology à la Française. Contemporary Research in Paris and Its Characteristics. » in *Ethnologia Europaea*, p. 85-92, n° 29, 1999
- S. HALL & T. JEFFERSON (éd.), *Resistance through Rituals, Youth Subcultures in post-war Britain*, Hutchinson, Londres, 1976
- S. HALL, *Identités et cultures. Politiques des cultural studies*, éditions Amsterdam, Paris, 2007
- U. HANNERZ, *Exploring the city. Inquiries toward an Urban Anthropology*, Columbia University Press, New York, 1980 (trad. *Explorer la ville. Éléments d'anthropologie urbaine*, Minuit, Paris, 1983) ; *Cultural Complexity. Studies in the Social Organization of Meaning*, Columbia University Press, New York, 1992
- D. J. HARDING, M. LAMONT, & M. L. SMALL dir. « Reconsidering Culture and Poverty », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, n° 629, mai 2010
- D. HEBDIGE, *Subculture, the Meaning of Style*, Routledge, Londres, 1979 (trad. *Sous-culture, le sens du style*, La Découverte, Paris, 2008)
- D. HESMONDHALGH, « Subculture, scene or tribe? None of the above », *Journal of Youth Studies*, p. 21-40, vol. 8, n° 1, 2005

- E. C. HUGHES, *Student's Culture and Perspectives*, University of Kansas School of Law, Lawrence, 1961
- M. KOKOREFF, « La dimension spatiale des modes de vie des jeunes : le cas d'une cité de la banlieue parisienne », in *Sociétés contemporaines*, p. 29-49, n° 17, 1994
- D. LEPOUTRE, *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*, Odile Jacob, Paris, 1997
- C. LEVI-STRAUSS, « La crise moderne de l'anthropologie », *Le Courrier de l'UNESCO*, novembre 1961
- O. LEWIS, *La Vida: A Puerto Rican Family in the Culture of Poverty*, San Juan and New York, Random House, New York, 1966
- A. MATTELART & E. NEVEU, *Introduction aux Cultural Studies*, La Découverte, Paris, 2003
- V. MILLIOT, « The "French Touch". Le hip-hop au filtre de l'universalisme républicain », dans *Anthropologie et société*, vol. 30, n° 2, p. 175-197, 2006
- J. C. MITCHELL, *The Kalela Dance. Aspects of Social Relationships among Urban Africans in Northern Rhodesia*, Manchester University Press, 1956 (trad. M. Agier et S. Nahrath, in *Enquête*, n° 4, p. 213-243, 1996)
- M. MOHAMMED, *La Formation des bandes. Entre la famille, l'école et la rue*, PUF, Paris, 2011
- J. MONOD, *Les Barjots. Essai d'ethnologie des bandes de jeunes*, Julliard, Paris, 1968
- D. MUGGLETON, « The Post-Subculturalist », in S. REDHEAD, D. WYNNE, J. O'CONNOR, dir., *The Clubcultures Reader. Readings in popular cultural studies*, p. 185-203, Blackwell, Oxford, 1997
- K. S. NEWMAN, « No Shame. The view from the left bank », *American Journal of Sociology*, p. 1577-1599, vol. 107, n° 6, mai 2002
- C. PETONNET, *Espaces habités. Ethnologie des banlieues*, Paris, Galilée, 1982 ; *On est tous dans le brouillard. Essai d'ethnologie urbaine*, Paris, Galilée, 1979 (rééd. CTHS, 2012)
- G. SIMMEL, « Métropoles et mentalité » [éd. or. 1903], in Y. Grafmeyer, I. Joseph dir., *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Champ urbain, 1979

W. STRAW, « Systems of Articulation, Logics of Change: Communities and Scenes in Popular Music », in *Cultural Studies*, p. 361-375, vol. 5, n° 3, octobre 1991

S. THORNTON, *Club Cultures. Music, Media and Subcultural Capital*, Wesleyan University Press, Middletown, 1996

F. THRASHER, *The Gang. A Study of 1,313 Gangs in Chicago*, [éd. or. 1927], University of Chicago Press, 1963

L. WACQUANT, « Scrutinizing the Street: Poverty, Morality and the pitfalls of Urban Ethnography », *American Journal of Sociology*, p. 1468-1532, vol. 107, n° 6, mai 2002

W. WHYTE, *Street Corner Society*, University of Chicago Press, 1943 (trad. *Street Corner Society. La structure sociale d'un quartier italo-américain*, La Découverte, 1996)

G. WILSON, *An Essay on the Economics of Detribalisation in Northern Rhodesia*, Rhodes-Livingstone Institute, 1941 (trad. *Essai sur les économies de la détribalisation en Rhodésie du Nord*)

L. WIRTH, « Le phénomène urbain comme mode de vie » [éd. or. 1938], in Y. Grafmeyer et I. Joseph dir., *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Champ urbain, 1979 ; *Le Ghetto* [éd. or. 1929], Presses universitaires de Grenoble, Grenoble, 1980

S. ZEGNANI, *Dans le monde des cités. De la galère à la mosquée*, Presses universitaires de Rennes, p. 240, 2013.